

Choisir les meilleurs « morceaux choisis »

Claude Paradis

Numéro 66, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, C. (1997). Choisir les meilleurs « morceaux choisis ». *Nuit blanche*, (66), 8-11.

Choisir les meilleurs « morceaux choisis »

Par
Claude Paradis

Nombreuses, trop nombreuses les anthologies... La poésie, à voir les compilations qu'on lui consacre, doit se porter plutôt bien un peu partout dans le monde ! À moins que les éditeurs ne cultivent une certaine image, une anthologie leur servant de catalogue ou de carte de visite !

On verra que parmi cet amas de publications collectives, il s'en trouve qui proposent quelque chose d'essentiel, voire d'urgent, alors que d'autres ne réussissent qu'à nous lasser. Rares aussi les essais sur la poésie actuelle : la revue *Estuaire* présentait cet automne celui de Claude Beausoleil sur la poésie québécoise, et les *Écrits des Forges*, la recension critique des ouvrages de poésie de l'année 1993, deux livres fort décevants. Par ailleurs, deux minuscules mais sympathiques revues de poésie ont vu le jour en 1996 qui méritent qu'on s'y attarde.

Qu'est-ce qu'une anthologie ? C'est un choix de poèmes ou de textes, et ce choix doit être guidé par une idéologie quelconque, une orientation. Il faut bien le dire, ce dernier aspect fait très souvent

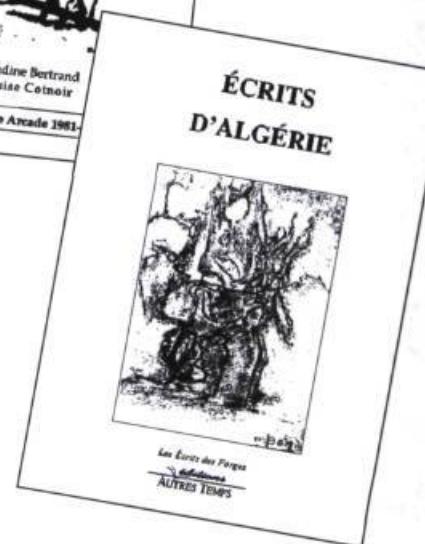
défaut aux dernières anthologies parues...

Je commence par le numéro du solstice d'hiver 1996 de la revue *Le moule à gaufres*¹, un spécial Québec préparé à Paris. La revue est attrayante avec un format du type des éditions Actes Sud. Le choix qui y est présenté, comme nous le verrons dans des anthologies récentes venues d'Algérie, de Croatie ou du Québec, ne donne pas nécessairement l'heure juste... Peu importe, le choix du *Moule à gaufres* laisse voir un certain décalage horaire, c'est déjà ça ! Pour avoir une petite idée, dans le numéro 14 du *Moule à gaufres*, on retrouve des textes d'écrivains québécois majeurs comme Claude Beausoleil, Nicole Brossard, Denise Desautels, Gilles Pellerin, Hélène Dorion et quelques autres ; on trouve aussi des textes de jeunes écrivains encore peu connus comme c'est le cas de Christiane

Lahaie, Catherine Lalonde, Sylvie Nicolas et Éric Roberge et l'on tombe également sur des textes d'auteurs au sujet desquels on s'interroge sérieusement... Dans tous les cas, on ne sait trop quel *hasard* les a conduits là ! Quand même, l'ensemble est plutôt intéressant et les présentations de Pascal Galodé et David Rafroidi sont sympathiques, bien qu'elles ne fournissent que des clichés et pas du tout d'information !

Exister au risque du ghetto

À la revue *Arcade*², l'orientation de l'anthologie est clairement établie. Comme l'écrit Claudine Bertrand dans la préface : « Publier une 'anthologie' s'est avéré d'une irréductible nécessité afin de cristalliser des paroles de femmes, de les



remettre en contexte et d'allumer, qui sait, des désirs çà et là ». Et quand on observe la brochette de 80 écrivains féminins ici regroupés, on se demande en effet où les autres « anthologistes » peuvent bien chercher pour ne pas tomber sur nombre de ces auteures... Anne-Marie Alonzo, Dominique Blondeau, Louise Bouchard, Louise Cotnoir, Francine Déry, Louise Desjardins, Louise Dupré, Suzanne Jacob, Nadine Ltaïf, Hélène Monette, Louise Warren et tant d'autres voix fortes et justes apparaissent trop rarement dans les ouvrages plus conventionnels... Et ces noms côtoient ceux d'écrivaines dont la renommée est partout reconnue : Geneviève Amyot, Louky Bersianik, Nicole Brossard, Denise Desautels, Hélène Dorion, Madeleine Gagnon, Marie-José Thériault et combien d'autres encore... Une anthologie qui s'imposait, il faut l'avouer ! De plus, elle est agréable à consulter et la notice bibliographique informe clairement et brièvement sur chacune des auteures retenues. Si l'outil m'apparaît nettement justifié, c'est que je constate, comme ces femmes, que l'institution littéraire, au Québec comme ailleurs (mais peut-être un peu moins qu'ailleurs heureusement), frappe encore d'ostracisme la parole littéraire féminine. Par ailleurs, consacrer une nouvelle anthologie à l'écriture des femmes a peut-être pour effet, en donnant l'impression de fonder un ghetto féminin, de confirmer les hommes dans leur habitude d'ignorer les femmes en écriture. Il faudra s'interroger sur la pertinence de répéter ce genre d'aventure, car le temps est peut-être venu pour les femmes de prendre leur place dans le milieu des lettres québécoises...

Le faire sans y croire

Contrairement à l'anthologie présentée par *Arcade*, celle de Louise Blouin et de Bernard Pozier ne m'a pas convaincu de sa pertinence. *Poètes québécois : anthologie*³, qui semble destinée en partie au marché européen, a été conçue ou complaisamment ou paresseusement. Sur 58 poètes retenus, seulement 11 ont amené les auteurs de l'anthologie à chercher à l'extérieur des Écrits des Forges... Outre ce fait, la source des textes est souvent une autre anthologie (*De Villon à Vigneault* ou *Poètes québécois contemporains*, deux titres déjà parus aux Forges). Pour des poètes comme Michel Beaulieu et Hélène Dorion, dont l'essentiel de l'œuvre a été publié au Noroît, on a préféré puiser respectivement dans un titre à l'Hexagone et dans un titre aux Forges (et dans le cas d'Hélène Dorion, c'est nettement son moins bon ouvrage !). Et alors

qu'on accorde deux pages à des poètes majeurs comme Hélène Dorion, Élise Turcotte et Denise Desautels, par exemple, Bernard Pozier s'en accorde six... On est bien loin du temps où Jean Royer s'écartait de son anthologie de la poésie québécoise contemporaine : geste fort louable, il faut le reconnaître. Ajoutons que la préface est truffée de jugements de valeur déplorablement : présenter l'anthologie qu'on consacre à une culture en dévalorisant celle-ci a quelque chose d'assez grotesque... Les deux auteurs résument la création poétique québécoise comme un réseau de pâles imitations, à preuve ce paragraphe sur le formalisme et la contre-culture que l'on résume ainsi (ce qui est bien étroit) : « Dans les deux cas aussi, il s'agissait de faire siens des modèles extérieurs ». L'avènement du mouvement féministe dans la poésie est présenté ainsi : « Au milieu de la décennie [70] cependant ce fut 'l'année de la femme', événement commercial dans la montée socio-politique du mouvement féministe ». Et la préface se termine sur un paragraphe que je vous offre sans commentaire : « Dans la civilisation mourante, au cœur de la schizophrénie informatique, on se tourne vers l'individu : là, pour la poésie, donc pour l'humain, gisent les germes du salut, palpites le présent, sèment les devenirs... ».

D'Algérie et de Croatie

C'est par ailleurs le manque d'informations qui ressort de la lecture du collectif *Écrits d'Algérie*⁴. Si l'on se fie aux notices bio-bibliographiques, on doit se trouver en présence de poètes algériens de premier plan, mais ni préface ni note au lecteur ne permettent de situer ces auteurs dans l'ensemble de la production algérienne. D'entrée de jeu, il est clair que les auteurs des poèmes présentés, bien qu'arabes, s'opposent à l'intégrisme qui sévit en Algérie depuis quelques années. On peut très bien comprendre cela... Sauf qu'ici, je me suis senti agressé par le manque de nuances et jamais je n'ai été en mesure de pénétrer les textes poétiques, sauf le long poème de Myriam Ben, « Le puits des justes », que j'ai senti plus subtil, plus prenant : « Mais les Assassins ignorent / Que les larmes des Martyrs / Emplissent le puits des Justes ». Dans ce poème, on sent très bien l'absurdité de la haine, peu importe quelle en est la source ; ce n'est pas l'intégrisme en soi qui est condamné mais bien la haine qu'il suscite... Alors que, dans la plupart des autres textes, je me sentais poussé à condamner une faction que je ne connais guère et ne suis pas en mesure de comprendre. On fait claquer les dra-

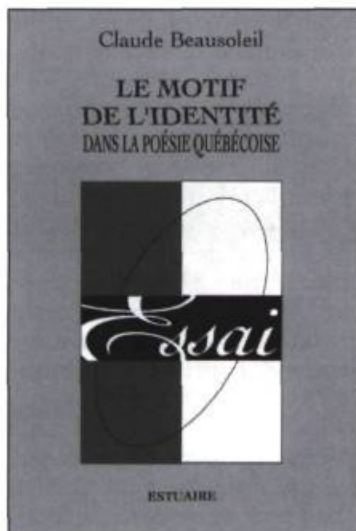
peaux, on force le lecteur à prendre position et on ne parle pas suffisamment de l'intérieur. *Écrits d'Algérie* est un collectif politique plus que poétique ; ceux qui saisissent déjà l'ampleur du problème algérien trouveront sans aucun doute pertinente sa démarche ; moi, elle ne m'a pas éclairé.



On peut pourtant très bien, par la poésie, apporter un éclairage nouveau sur l'actualité. Il suffit parfois qu'un livre soit ancré (voire encre) dans le quotidien pour qu'on sente, à la lecture, l'intense désir de traverser l'urgence de ce quotidien... Les médias tentent de nous informer de ce qui se passe un peu partout sur la planète, en ex-Yougoslavie par exemple qu'une guerre horrible a détruite et déchirée. Pourtant, malgré l'information transmise, on ne comprend toujours pas les causes et les enjeux de ce conflit. Lire *En ces temps du Terrible, Anthologie de la poésie croate de guerre (1991-1994)*⁵ permet de comprendre l'horreur d'un tel conflit. Bien sûr, ce n'est là que la version croate des faits, et nous savons que les Croates ne sont pas blancs comme neige dans ce conflit et quelques poèmes de cette anthologie sont animés par la haine. Mais cette haine prend sa source dans un cœur humain qui ne demande qu'à survivre et, pour cela, elle nous rejoint. Quand on lit ces textes d'une extrême urgence, on se dit qu'il faut à tout prix que cessent ces guerres, en Croatie comme au Burundi... Les voix bousculent l'indifférence, notre indifférence, car rien n'est banal aux yeux de ceux qui sont atteints au plus profond de leur âme. Il faut entendre Tomislav Domovic nous dire : « Mes chéris, ne composez pas avec ma solitude / par de grosses larmes après un sommeil lourd, mais vivez / comme je vivrais si j'étais vivant. / Comme un oiseau qui répugne à la cage. / Comme la foulée de la biche dans l'herbe d'avril. / Respirez ! / Respirez

à pleins poumons, car je respire aussi, à travers vous ! », et entendre aussi Zeljko Sabol : « J'avais une maison, j'avais un foyer / à présent je rêve, je pense comment / sur le seuil je retrouverai mon chien fidèle / quand chez moi bientôt je reviendrai / je porte mon chagrin / je porte ma douleur / j'avais ma maison / j'avais mon foyer », il faut entendre donc ces poètes pour comprendre enfin l'ampleur du drame de l'ex-Yougoslavie ! Il s'agit parfois de connaître leur destin pour se sentir soudain concernés : le poème de Zeljko Sabol que je viens de citer a été écrit en août 1991 et c'est le « dernier poème publié avant la mort du poète ».

Cette poésie nous amène à réagir, non pas contre les Musulmans ou contre les Serbes, mais contre la guerre ! Voilà bien un livre capital. On y lit une poésie écrite dans l'urgence d'une vie qui peut à tout instant s'achever, avant même la fin du poème. L'anthologie *En ces temps du terrible*, préparée par Ivo Sanader et Ante Stamac, est un ouvrage à lire et à relire, un ouvrage exceptionnel, une lecture à pleurer de honte au sujet de l'humanité !



Du Québec

Malheureusement, tous les livres ne sont pas aussi prenants... Quelques-uns déçoivent notamment parce qu'ils créent une attente qu'ils ne savent combler... *Le motif de l'identité dans la poésie québécoise*⁶ de Claude Beausoleil en apporte un exemple. Les premiers chapitres de l'essai évoquent les débuts de la poésie québécoise et permettent à l'auteur de situer convenablement son hypothèse : « La poésie québécoise est née de la nécessité de dire sa différence et son être singulier. L'Amérique est son cadre et ses racines ; l'Europe, son origine. » Mais, dans son exposé de l'évolution de la poésie québécoise, l'auteur bifurquera de plus en



plus vers une vision réductrice de cette poésie. D'abord ancrée dans une Amérique française, la poésie québécoise, selon Claude Beausoleil, traduira de plus en plus, pour ne pas dire exclusivement, son attachement à la ville, et particulièrement à la ville de Montréal. À lire cet essai, on finit par croire qu'il n'y a plus trace d'une identité culturelle québécoise dans la poésie en dehors de celle qui évoque Montréal. « Montréal habite définitivement, depuis la parution des *Soirs rouges* de Clément Marchand, l'imaginaire des poètes québécois. » C'est un point de vue, mais il apparaît difficile à partager ! En fait, j'ai trouvé que ce texte, ennuyeux parce que trop « dissertatif » (style étudiant du collégial), avait quelque chose d'un catalogue touristique conçu pour la ville de Montréal. Par ailleurs, une bonne partie de l'essai prend les allures d'un pamphlet conçu pour défendre les vieilles positions formalistes de la poésie des années 70. L'auteur semble avoir gardé une certaine rancune à l'égard de ceux qui continuent d'attaquer ou de bouder, peut-être sans raison valable, cette période, somme toute hermétique, de la poésie québécoise. Claude Beausoleil, lui, encense les œuvres qui l'ont marqué... Dans les pages consacrées au formalisme, une confusion apparaît : l'auteur nomme modernité ce qui semble plutôt relever du postmodernisme, et changement ou révolution ce qui ressemble à du conformisme apporté par la mode. Cette absence de clarté, et de recul sans doute, discrédite son propos. Par ailleurs, il faut reconnaître à Claude Beausoleil le mérite de ne jamais mentionner sa propre poésie dans ce long essai. Sa vision de la poésie



québécoise et de la quête identitaire tournée vers la ville qu'il y pressent occulte par contre tout un pan de la poésie québécoise, une part de l'identité québécoise plus intérieure, plus discrète, plus subtile. Les questionnements métaphysiques des poètes comme Jacques Brault, Jacques Ouellet, François Charron ou Geneviève Amyot, pour n'en nommer que quelques-uns, semblent échapper entièrement à son regard, sans doute parce que le mot « ville » n'y est pas assez souvent entendu. En somme, *Le motif de l'identité dans la poésie québécoise* de Claude Beausoleil énumère poètes et poèmes qui évoquent parfois notre attachement à la ville ; c'est surtout un essai qui n'apporte rien de bien neuf ni de très intéressant, un livre qui reste en surface, qui tourne en rond et n'aboutit nulle part, ou plutôt à Montréal. Si au moins l'ouvrage était agréable à lire...

Une formule à revoir

Depuis 1989, je crois, les Écrits des Forges publient un recueil annuel de recensions critiques des ouvrages de poésie parus durant l'année. Au début, ces recensions suscitaient un certain intérêt, notamment à cause de la variété des collaborateurs et du sérieux qu'on semblait accorder à l'entreprise. Avec les années, le produit s'est nettement dilué et *La poésie au Québec*⁷ semble être devenu une tribune pour les auteurs des Écrits des Forges.

Certains commentaires sont même très surprenants, dont les propos d'un critique à l'endroit de Jacques Brault et de Robert Melançon qui, en 1993, avaient publié un petit recueil plutôt rafraîchissant sans être un chef-d'œuvre et sans surtout y prétendre. Sans reprendre ici les propos en question, disons seulement qu'ils semblaient animés par un sentiment de frustration, peut-être même de vengeance. Il est intéressant de constater que l'on consacre une critique de trois pages à la réédition d'un ouvrage de Bernard Pozier, immédiatement suivie d'une autre critique (dithyrambique), de neuf pages celle-là, sur le dernier livre du même auteur. Tout ça laisse de drôles d'impressions... Mais peut-être que je deviens *têteux* à force d'être loin des grands centres culturels que sont Montréal et Trois-Rivières... Peut-être...

Pour se consoler

Je voudrais terminer ce commentaire en saluant la parution de deux superbes petites, mais là toutes petites, revues de poésie nées en 1996, à Montréal : ce sont *Entrelacs* ⁸ et *Gnou* ⁹. *Entrelacs* présente en liminaire un texte d'Éric Latendresse qui énonce clairement les intentions de la revue : « L'écriture source claire. Le lieu

ou l'outil ; le choix est donné à la création. Il n'y a pas d'abri. [...] D'où notre intention d'y établir un nouveau tracé [...] ». On prévoit publier trois numéros par année. Dans le premier, sept poètes, parmi lesquels Dany Tremblay, Patrick Coppens et Jean-François Huot. Quant à la revue *Gnou*, c'est la plus belle petite revue du marché littéraire québécois. Minuscule (10,75 cm sur 15,2 cm), elle ne compte qu'une quinzaine de pages et sa présentation visuelle en fait un véritable objet de plaisir. Elle rappelle un brin les traditions surréaliste ou oulipiste, et les textes qu'on peut lire dans la deuxième « ruade » (c'est ainsi qu'on numérote la revue !) montrent le souci des auteurs de travailler l'esthétique de la littérature. Avec *Gnou*, la poésie est à l'honneur, mais elle investit autant le champ de la prose, voire de l'essai ou du récit, que celui plus traditionnel du vers. On y lit des textes remarquables de Jean-Yves Charlebois et d'Yves Laroche, mais aussi une préface polémique et typique du-petit-Québécois-qui-prend-la-défense-de-la-littérature-française (petit pain pour peuple colonisé !). À noter que « *GNOU* paraît quand bon lui semble ». *Entrelacs* et *Gnou* sont deux magnifiques revues que je vous recommande ; personnellement j'aurais

tendance à pencher un peu plus du côté du *Gnou*. **NE**

1. *Le moule à gaufres [14]*, revue littéraire / Solstice d'hiver, « Québec québécophonie », éditions Méréal, Paris, 1996, 255 p. \$.

2. *Anthologie Arcade 1981-1996 : 80 voix au féminin*, par Claudine Bertrand et Louise Cotnoir, revue *Arcade*, Montréal, 1996, n° 35-36, 279 p. ; 20 \$.

3. *Poètes québécois : anthologie*, par Louise Blouin et Bernard Pozier, L'Orange Bleue / éditions PHI, Herborn / L'Arbre à paroles, Amay / Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1996, 234 p. ; 15 \$.

4. *Écrits d'Algérie*, Collectif organisé par Salima Aït Mohamed, Autres Temps, Marseille/Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1996, 182 p. ; 15 \$.

5. *En ces temps du Terrible, Anthologie de la poésie croate de guerre (1991-1994)*, par Ivo Sanader et Ante Stamac, Autres Temps, Marseille / Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1996, 140 p. ; 15 \$.

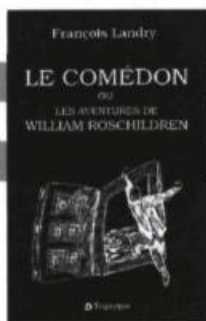
6. *Le Motif de l'identité dans la poésie québécoise*, par Claude Beausoleil, 1996, *Revue Estuaire*, n° 83-84, Montréal, 1996, 262 p. ; 20 \$.

7. *La Poésie au Québec (revue critique) : 1993*, par Bernard Pozier et Louise Blouin, Écrits des Forges, Trois-Rivières / Cégep Joliette-De Lanaudière, 1996, 192 p. ; 15 \$

8. *Revue Entrelacs*, n° 1, 1996, 30 p. ; 6 \$. 2578, Joffre, Montréal (Québec), H1L 4T2.

9. *Revue Gnou*, Août 1996, deuxième ruade, 15 p. ; 2 \$. 5608, rue Clark, Montréal (Québec), H2T 2V4.

TRIPTYQUE



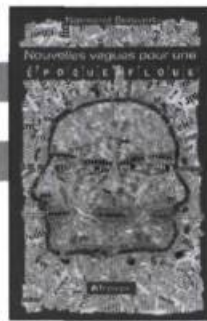
François Landry
Le Comédon
Les aventures de
William Roschildren
Roman, 411 p., 20 \$

« Un formidable suspense... une bonne dose d'humour, un grand pouvoir d'évocation. »

Louise Villemaire

« Un roman policier parfaitement bien ficelé (qui présente l'un des duos de personnages les plus réussis de la littérature québécoise... Un vaste édifice percé de couloirs et de chambres secrètes. »

Marcel Olskamp, Spirales



Normand Boisvert
Nouvelles vagues pour une époque floue
Nouvelles, 137 p., 17 \$

« Un écrivain, aussi dérangé que dérangeant. Qui lit mieux. »

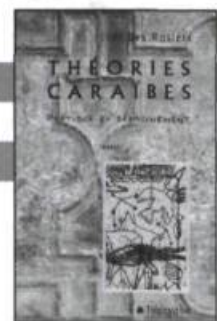
Victor-Lévy Beaulieu

« L'exacto. Ma vie découpée. Ma vie un certain lundi de brouillard. Lundi 9 octobre. Circulez, y'a rien à voir ! J'ai passé au travers du journal. Il repose tout troué sur la table. La pêche a été maigre aujourd'hui. Les bons faits divers sont de plus en plus rares. »



Denise Neveu
Des erreurs monumentales
Roman-source
121 p., 17 \$

Tout peut arriver à un petit rouquin dont la mère est maniaquement délirante, le père boulimique à souhait et leur grande amie à tous archi-encombrante... Clairvoyant de naissance, Samuel Campeau savait pertinemment que tout n'irait pas toujours pour le mieux pour ses parents biologiques... Il assistera avec philosophie au déroulement de l'inexorable.



Joël Des Rosiers
Théories Caraïbes
Poétique du déracinement
Essai, 258 p., 25 \$

J'appelle théories caraïbes les groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affolés d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue nationale dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond, de l'abysse.

« M. Des Rosiers a plus d'une selle à son cheval de bataille ou plus d'une corde à son arc d'essayiste. Il a d'abord un style. On n'est pas poète pour rien et les idées sont ici portées par une langue explosive, féroce et jouissive. »

Robert Saletti, Le Devoir

2200, rue Marie-Anne Est, Montréal (Oc) H2H 1N1. Tél. et téléc. : (514) 597-1666